

# l'uniscope

## ACTUALITÉS

Tout sur le don  
du sang (p. 4)

## CAMPUS

Ça bouge à l'École des  
sciences criminelles (p. 8)

## SAVOIRS

Il faut bien que  
jeunesse se fasse (p. 16)

## Suzanne de Treville, la visionnaire américaine

Professeure en HEC, Suzanne de Treville a participé au développement d'un outil de calcul de coûts qui a attiré l'attention du gouvernement Obama. Rencontre avec une Américaine pleine d'idéaux. (p. 6)



## 2 Espresso

### Image du mois

**MARCELINA KLAUS, ANTOINETTE CHARON ET SANDRA REINDERS** lors de la cérémonie d'ouverture officielle du Welcome Centre, qui a eu lieu le 27 octobre dernier au Château de Dorigny. [www.unil.ch/welcomecentre](http://www.unil.ch/welcomecentre)



F. Imhof © UNIL

### Le chiffre 2538

**LE NOMBRE D'ÉTUDIANTS** qui débutent un Bachelor à l'UNIL pour la première fois et qui figurent sur la liste d'appel pour l'enquête « Comment allez-vous? ». Le taux de réponse est d'environ 50%. [www.unil.ch/soc](http://www.unil.ch/soc)



RETROUVEZ-NOUS SUR FACEBOOK  
[www.facebook.com/unil.ch](http://www.facebook.com/unil.ch)



## Edito

de **Francine Zambano**  
rédactrice en chef

Du 9 au 11 décembre, un don du sang est organisé sur le campus. L'occasion pour *l'uniscope* de se poser les questions suivantes: quel est le destin du sang collecté? Le sang synthétique, est-ce pour demain? Y a-t-il pénurie de donneurs? Réponses en page 4

avec l'hématologue Jean-Daniel Tissot.

Rencontre aux senteurs d'Amérique en page 6 avec Suzanne de Treville, professeure d'économie au département des Opérations en HEC. Avec son équipe, elle a élaboré un logiciel, le Cost-Differential-Frontier (CDF), qui permet de calculer les coûts liés à la délocalisation de la production, outil qui a attiré l'attention de la Maison Blanche.

Des nouvelles ensuite en provenance de l'École des sciences criminelles en page 8. A fin février, son directeur, Pierre Margot, partira à la retraite. Le

professeur Olivier Ribaux lui succédera. Confidences de ces deux hommes liés notamment par la même passion pour la police scientifique.

Sinon, saviez-vous que plus de 14'000 patients ont, depuis début 2013, donné un échantillon de leur sang à la Biobanque institutionnelle de Lausanne (BIL), structure unique en Europe? Explications en page 10.

Puis en page 12, notre rédactrice s'est plongée, en compagnie du professeur Gilles Philippe, dans l'univers de Marguerite Duras, dont on fête cette année le centenaire de la naissance.

## Entendu sur le campus Petite astuce

«J'hésite à déjà aller en cours pour avoir une place cool. Je suis souvent juste devant la prof et là, comme j'ai oublié mon livre...»

Une étudiante à l'Anthropole.

## Lu dans la presse

«On ne sait pas grand-chose de ce phénomène qui touche pourtant beaucoup de monde. Les clichés et les préjugés persistent autour des familles recomposées, comme si elles n'étaient pas normales. D'où la réticence, encore aujourd'hui, à endosser cette étiquette.» Gloria Repond, doctorante en psychologie à l'UNIL, dans le *Migros Magazine* du 17 novembre.



M. Affentranger © UNIL

**LES GÉNÉRALES** de certains spectacles présentés à **La Grange de Dorigny** sont ouvertes gratuitement aux membres de la communauté UNIL/EPFL. Le prochain rendez-vous est fixé au lundi 26 janvier à 19h pour la dernière répétition de *La voix du peuple*. Mise en scène par Jérôme Junod, ancien étudiant de l'UNIL, cette création nous replonge dans dix ans de «courrier des lecteurs» du journal *24 heures*. Le spectacle sera joué du 27 au 31 janvier 2015. Pour assister à la générale, prière de s'inscrire à [billetterie.theatre@unil.ch](mailto:billetterie.theatre@unil.ch)

## Terra academica

**PROFESSEURE EN SECTION D'ANGLAIS**, Anita Auer fait partie des éditeurs responsables de la nouvelle revue internationale *Journal of Historical Sociolinguistics*. Publiée par De Gruyter Mouton et basée sur le modèle de l'évaluation par les pairs en double aveugle, elle sortira son premier numéro en 2015. Avec l'ambition de constituer un forum pour la recherche sur l'histoire sociale des langues, *JHSL* accepte des soumissions en ce moment, qu'elles proviennent de chercheurs débutants ou confirmés. Ces contributions originales, linguistiques ou interdisciplinaires, peuvent porter par exemple sur les empreintes sociales des variations et changements langagiers, le multilinguisme dans l'histoire ou la stratification sociale des compétences en écriture. [www.degruyter.com/view/j/jhsl](http://www.degruyter.com/view/j/jhsl)



© DR

«Il faut bien que jeunesse se fasse!», tel est le titre d'un livre d'Alexandre Dafflon. Cet assistant diplômé à la Faculté des SSP, s'est immergé dans l'univers des jeunes campagnardes, doté d'un regard neuf et neutre qui bouscule quelques clichés. Un sujet à découvrir en page 16.

A lire encore dans *l'uniscope*, un sujet sur Olivia Lempen, une psychologue qui s'est intéressée aux fonctions psychiques de l'écriture (page 18). Enfin, la rubrique *L'interview du mois* (page 20) donne la parole à Olivier Babel, directeur des Presses polytechniques et universitaires romandes.

## Les uns les autres

**LA PHARMACOLOGUE EVA CHOONG** s'est vu récemment décerner le prix de psychiatrie de l'Institut Lundbeck, dans le cadre de recherches menées par le groupe du professeur à la FBM Chin Bin Eap. La jeune pharmacologue a mené une étude qui met en évidence une base génétique dans la population psychiatrique qui influe sur le surpoids. La recherche d'Eva Choong pourrait permettre à l'avenir un traitement pharmacologique individualisé et une meilleure prise en charge clinique.

## Campus durable



E. Pitteloud © UNIL

### QUE DEVIENNENT LES FEUILLES MORTES

qui tombent sur le campus? Patrick Arnold, responsable des parcs et jardins, explique que celles qui se trouvent sur les routes sont incinérées, car la pollution due au trafic les rend impropres au compostage. Sur les chemins, elles risquent de causer des glissades et, sur

les gazons, elles pourrissent. Une fois ramassées, ces feuilles filent donc à la compostière (à côté de la chaufferie de l'EPFL) et sont hachées pour faciliter leur décomposition. Cela représente un volume de 70 m<sup>3</sup> environ. Enfin, sur les prairies, les feuilles sont déchiquetées et laissées sur place, afin de servir de fertilisant. Ce travail occupe la majeure partie du temps des jardiniers en cette saison.

## BRÈVES



### 30 OCTOBRE: SOIRÉE ANNUELLE DES ALUMNI

Après la conférence sur le sommeil du professeur Medhi Tafti, la troisième édition de la soirée annuelle des alumni a eu lieu dans une ambiance... de rêve et dans une cafétéria relookée pour l'occasion. Nous avons accueilli 174 participants, générations X, Y et Z confondues. Les photos de la soirée – de magnifiques portraits en noir/blanc – sont en ligne sur le portail Alumnil. Vous êtes diplômé-e de l'UNIL et pas encore membre? Demandez votre adhésion sur [www.unil.ch/alumnil](http://www.unil.ch/alumnil), rubrique «Adhérer». C'est gratuit!

### NOUVEAU JOURNAL

La présidente et la trésorière travaillent à l'UNIL, la responsable de rédaction y a été chargée de recherche, certains rédacteurs en proviennent, des stages crédités sont proposés aux étudiants: nous saluons l'arrivée du journal *Article 60* (dix numéros par an) réunissant des sujets qui font la part belle aux sphères associatives romandes, avec pour le premier numéro sorti en novembre des éclairages sur différentes manières de se rassembler, pour apprendre, protester, discuter, participer à la vie publique. Portant sur des sujets actuels, avec des reportages, enquêtes et interviews, les articles offrent aussi une perspective historique. Sans oublier une page littérature et un «poster» à détacher proposé par une association d'art contemporain. En kiosque et sur abonnement. [www.article60.com](http://www.article60.com)

### SUISSE ATTITUDE

Professeur au sein de la FGSE, spécialiste d'environnement et de philosophie, **Dominique Bourg** publie aux Editions de l'Aire *Helvétiser la France*. Un ouvrage



© Nicole Chuard

qui réunit une série d'entretiens avec le journaliste Philippe Dumartheray autour des problèmes environnementaux et l'appauvrissement des ressources.

Le professeur français, récemment naturalisé suisse, analyse ce qui fait le succès du système politique helvétique, dont pourraient s'inspirer nos voisins français.

Un don du sang est organisé à l'UNIL les 9, 10 et 11 décembre prochains. Que deviennent les poches collectées? Quels sont les enjeux actuels de la transfusion sanguine? L'éclairage de Jean-Daniel Tissot, un hématologue passionné.

# « Il n'y a pas de pénurie de générosité »

Mélanie Affentranger

Chaque année, près de 27'000 poches de sang sont collectées dans le canton de Vaud, soit environ 100 par jour ouvrable. La grande majorité est utilisée pour la transfusion sanguine, mais pas seulement. Une partie du plasma est vendu à des industriels pour permettre la fabrication de médicaments considérés comme indispensables par l'OMS. Jean-Daniel Tissot, médecin-chef du Service vaudois de transfusion sanguine et professeur ordinaire à la Faculté de biologie et médecine de l'UNIL, livre quelques secrets sur le parcours du précieux liquide.

**Quel est le destin du sang collecté?**

**Jean-Daniel Tissot :** Une partie du prélèvement est effectué directement dans de petits tubes à partir desquels toute une série de tests sont réalisés. Leur nombre dépend essentiellement de la manière dont le donneur a répondu au questionnaire médical, cette fameuse « liste à la Prévert ». S'il a par exemple voyagé hors de l'Europe, des examens supplémen-

taires peuvent être effectués. Mais, dans tous les cas, nous cherchons les éventuels marqueurs de la syphilis, du HIV et des hépatites B et C. Ces tests sophistiqués sont centralisés à Berne. Les résultats sont en général connus dans les vingt-quatre heures et négatifs dans 99,9 % des cas.

**Et que devient la plus grande partie du prélèvement?**

Parallèlement, les 450 millilitres de sang dit « complet » prélevés chez le donneur sont envoyés au Centre de transfusion d'Epalinges. Toutes les poches récoltées dans le canton y sont acheminées pour permettre la préparation de différents « produits sanguins ». Les composants sont séparés par centrifugation : le concentré érythrocytaire (globules rouges) se loge au fond de la poche. Au milieu, une fine couche blanche est composée de globules blancs et de plaquettes. Le plasma reste en haut. En transfusion sanguine, les globules blancs sont actuellement mal maîtrisés. Potentiellement dangereux, ils sont détruits ou utilisés pour la recherche. Les trois autres

produits sanguins sont ensuite stockés dans des poches séparées. Le but? Permettre notamment une conservation optimale des différentes substances. Les globules rouges se gardent par exemple à 4 °C pendant quarante-deux jours alors que les plaquettes ne peuvent être stockées que sept jours à température ambiante.

**Plasma, globules rouges et plaquettes : à qui sont destinés ces différents produits sanguins ?**

Une fois préparées et étiquetées, toutes les poches sont acheminées au CHUV. L'hôpital gère les stocks de sang pour tout le canton. La majorité des poches est utilisée pour la transfusion sanguine. La demande est particulièrement forte pour les globules rouges. Servant essentiellement à transporter l'oxygène et à le délivrer dans les tissus, ils sont par exemple administrés aux personnes qui n'arrivent pas à maintenir cette fonction ou qui saignent massivement. Un patient atteint d'une leucémie peut avoir besoin de 20 litres de globules rouges. Les plaquettes servent à initier la coagulation sanguine et sont particulièrement utiles pour les personnes suivant une chimiothérapie. Pour éviter que ces malades, incapables de produire des plaquettes, ne saignent, nous leur en injectons de manière prophylactique. Finalement, le plasma joue également un rôle essentiel puisqu'il contient les protéines de la coagulation, permettant de former un caillot et de « boucher les trous » en cas de saignement.

**Seules 8000 poches de plasma sont utilisées pour la transfusion. Que devient le surplus ?**

Les excédents de plasma sont vendus, 130 fr. par litre, à des industriels pour la préparation de médicaments dérivés considérés comme indispensables par l'OMS. Le plasma permet notamment de fabriquer des immunoglobulines, des anticorps qui jouent un rôle essentiel chez les patients présentant des faiblesses du système immunitaire. Le centre de transfusion n'a évidemment pas de vocation lucrative, la

## DONNER SON SANG À L'UNIL

Organisées par la Fédération des associations d'étudiants (FAE), en collaboration avec le Service vaudois de transfusion, des collectes de sang ont lieu deux fois par année sur le campus de l'UNIL. En avril 2014, plus de 500 personnes (dont 28% souhaitaient effectuer leur premier don) se sont ainsi présentées. Quelque 420 poches de sang ont été collectées en deux jours.

Avant chaque don, le donneur est invité à remplir un questionnaire puis effectue un rapide examen médical (contrôle du taux d'hémoglobine, des pulsations, de la pression artérielle et du poids). 450 millilitres de sang sont ensuite récoltés en une dizaine de minutes. Au total, il faut prévoir trente à quarante minutes pour un don. Une petite restauration est offerte.

Prochaines collectes :

- **Mardi 9 décembre de 10h à 18h devant l'auditoire 1031 de l'Anthropole**
- **Mercredi 10 et jeudi 11 décembre de 10h à 18h dans le hall de l'Amphipôle**

Des questions relatives à l'aptitude au don? Vous pouvez contacter le service de transfusion au numéro gratuit 0800 14 65 65 ou sur [www.mavietonsang.ch](http://www.mavietonsang.ch).





Le professeur Jean-Daniel Tissot a suivi une formation en médecine interne, en hématologie clinique et en médecine de laboratoire, complétée par une spécialisation en médecine transfusionnelle. F. Imhof © UNIL

vente de sang à des entreprises pharmaceutiques nous permet simplement de couvrir nos coûts. L'utilisation anonyme de certains composants du don pour la fabrication de médicaments est clairement indiquée sur le questionnaire médical rempli et signé par le donneur. Nous n'avons donc aucun problème éthique à livrer du sang aux industriels en facturant nos prestations (collecte, préparation, étiquetage, analyses biologiques, libération), le sang lui-même n'étant pas objet de commerce.

**Les besoins ont diminué de près de 25 % au cours des vingt dernières années. Pourtant, le nombre de dons ne suffit toujours pas à satisfaire la demande indigène. Pourquoi ?**

Les progrès de la médecine et une meilleure gestion des stocks ont en effet permis de baisser la demande. Actuellement, un accouchement par césarienne « classique » ne nécessite par exemple aucune transfusion. Chaque année, Vaud importe pourtant près de 3000 poches de globules rouges des cantons de Neuchâtel, Jura et Berne. Cette pénurie est principalement due aux critères d'exclusion, qui, à mon sens, sont trop stricts. Aujourd'hui, quelqu'un qui a reçu une trans-

fusion sanguine depuis 1980 ne peut plus faire de don. Le principe ? Empêcher la transmission, par le sang, de maladies... qui ne seraient pas encore connues. Lorsque ce critère a été introduit, nous avons perdu 11 % de nos donneurs du jour au lendemain ! Certains principes de précaution ont été appliqués à juste titre à une époque donnée. Aujourd'hui, nous avons de meilleurs systèmes de surveillance qui devraient permettre de lever ces interdictions. La question de la gestion du risque et de son application reste un sujet très délicat... En dehors des fêtes de fin d'année et des vacances d'été, il n'y a pas réellement de « pénurie de générosité ». En fait, en fixant des critères d'aptitude si stricts, nous sommes les propres pourvoyeurs de l'exclusion.

**Pourquoi ne pas simplement débarrasser le sang des virus et parasites avant de le transfuser ?**

Nous sommes actuellement en mesure de stériliser les plaquettes. Nous les traitons avec une substance qui, en présence de lumière, empêche la duplication de l'ADN ou bloque l'ARN présent dans les cellules. Cette technique photochimique empêche les bacté-

ries et les virus de se reproduire et a permis de prolonger la durée de conservation des plaquettes de cinq à sept jours. Elle ne peut malheureusement pas être utilisée pour les globules rouges, qui ne laissent pas passer la lumière. Des technologies utilisant uniquement des agents chimiques sont actuellement en cours d'évaluation. La stérilisation des globules rouges est à notre porte.

**Le sang synthétique, c'est pour demain ?**

Les globules rouges ont la sagesse de prendre l'oxygène des poumons pour le libérer dans les organes. Reproduire leur transport ne pose pas de problème mais il est, chimiquement, très difficile de trouver une substance synthétique capable de délivrer l'oxygène dans les différents tissus. Cela fait trente ans que nous nous cassons les dents sur ce sujet ! Une nouvelle voie a été ouverte ces dernières années : la fabrication de globules rouges à partir de cellules souches. Cette technique existe mais coûte très cher et ne permet de produire que des quantités infimes de sang.

# La visionnaire américaine

Professeure et ancienne doyenne HEC, Suzanne de Treville a participé au développement d'un outil de calcul de coûts qui a attiré l'attention du gouvernement Obama. Rencontre avec une Américaine pleine d'idéaux.

Suzanne de Treville,  
une vision humaniste  
de l'économie.  
F. Imhof@UNIL



L'action, c'est précisément ce que Suzanne de Treville semble vouloir inculquer aux étudiants de son cours d'*Advanced Operations Management*, à l'occasion duquel on rencontre pour la première fois la quinquagenaire, tout à la fois sérieuse et sémillante dans son tailleur classique. Au programme du jour dans le grand auditoire de l'Internef: une simulation par groupe. Méthode d'enseignement interactif que l'ancienne doyenne HEC a rapporté de son semestre de printemps passé au prestigieux Massachusetts Institute of Technology (MIT) en tant que professeure visitante. En l'occurrence, il s'agit de se mettre dans le rôle de compagnies de pêche, et c'est

à qui attrapera le plus de poissons, en réussissant à gérer les différents coûts afférents. Le profit à tout prix? A l'issue du jeu, la professeure en gestion des opérations demande aux étudiants: «En commençant la simulation, qui a pensé aux conséquences sur l'environnement?» Peu de mains se lèvent... «Moi oui!» ajoute-t-elle. Ce genre d'exercice sensibilise les étudiants au fait qu'ils ne sont pas obligés de choisir le profit à tout prix, mais qu'ils peuvent aussi faire une différence et proposer des solutions pour améliorer la tragédie des biens communs.

«Lorsque les échanges économiques sont mal effectués, il y a des répercussions négatives sur l'être humain, l'innovation, l'environnement et l'économie elle-même.» Constatation apparemment évidente, mais dans les faits comment y remédier? Suzanne de Treville a voulu appréhender le problème au sein du laboratoire qu'elle dirige, l'OpLab. Elle et son équipe y ont élaboré un logiciel, le *Cost-Differential-Frontier* (CDF), qui permet de calculer les coûts liés à la délocalisation de la production. L'idée sous-jacente: allonger la chaîne d'approvisionnement d'une entreprise ne lui est pas forcément rentable. Lorsque la production est déplacée à l'étranger, il faut

## BIO EXPRESS

**1975-1977** Bachelor (littérature anglaise/mathématiques) et master (administration industrielle), Carnegie Mellon

**1987** Doctorat en Business Administration, Harvard

**1987-1988** Professeure visitante, Helsinki School of Economics and Business Administration

**2006-2009** Doyenne de la Faculté des HEC

**2009-2011** Directrice du Département des opérations

**Printemps 2014** Professeure visitante, MIT Sloan School of Management

anticiper la demande. Le délai entre le passage de la commande et la réalisation de la demande devient très long, et on doit passer commande avec beaucoup moins d'informations concernant la demande. Conséquence fréquente: une pénurie ou, à l'inverse, un stock de produits en trop. Quand on passe commande chez un producteur distant – ce qui implique un délai long entre le passage de la commande et la réalisation de la demande – il faut cinq à sept fois la demande médiane pour atteindre un taux de remplissage souhaité. «Tandis que si on produit localement avec un délai court, on produit uniquement ce qui est demandé. Le surplus des commandes produites à l'étranger est vendu aux Etats-Unis dans des centres commerciaux uniquement destinés à écouler cette marchandise inutile.» D'où l'idée de Suzanne de Treville avec son logiciel: «Comment produire quelque chose qui a un autre intérêt qu'un coût très bas? Au lieu de vouloir vendre plus, il s'agit d'essayer de satisfaire les besoins des clients en leur proposant des services sur mesure.»

### Success story

Lorsque l'outil a été élaboré en 2007, la professeure pleine d'enthousiasme est allée le présenter à des entrepreneurs en Suisse. «Je leur ai expliqué qu'il était important de calculer la question des délais.» Quelques sociétés en Suisse (Nissan Europe et Nestlé Suisse) et en UE (GSK Vaccines) ont travaillé avec l'OpLab

pour tester l'outil sur leurs chaînes de production. «Mais plusieurs PME ont hésité à mettre en œuvre une méthode si contre-intuitive.» Fin 2012, Suzanne de Treville apprend que l'administration Obama a annoncé que soutenir la production locale était une priorité. «Par le biais de connexions à l'OMC, j'ai obtenu l'opportunité de présenter notre outil à la *Chief Economist* du Département du commerce à Washington. Elle m'a répondu que c'était exactement la pièce qui leur manquait et m'a demandé si l'outil pouvait être mis à disposition.» Si oui, le département pourrait travailler avec, par exemple, les 300'000 PME du *Manufacturing Extension Partnership*, où 5,8 millions de postes de production ont été délocalisés sur dix ans. «Nous avons accepté, car cela permet non seulement d'aider les travailleurs, qui vont retrouver un poste de travail dans des conditions correctes, mais aussi de montrer à grande échelle l'efficacité de nos résultats.»

Peu connue à l'échelle internationale, HEC Lausanne est toutefois spécialisée dans la finance quantitative et la gestion du risque. L'ancienne doyenne évoque sa vision de la faculté: «Elle commence doucement à être connue comme un endroit où on pense à l'être humain, mais aussi où une personne peut faire la différence. Notre but est de créer non seulement des postes de production, mais aussi des postes qui laissent de la place pour l'innovation, la créativité et la curiosité.»

### Penser le monde

Une vision humaniste de l'économie dont témoigne peut-être le parcours de la professeure. Avant son Master en administration industrielle effectué à l'Université de Carnegie à Pittsburgh, puis un doctorat à Harvard, Suzanne de Treville se destinait à des études de littérature anglaise. «Un peu par accident, par des amis qui étudiaient le management, j'ai découvert que j'étais passionnée de mathématiques!» Elle suit alors un double bachelor en lettres et en maths, puis entame son master en management. «Malgré le fait de ne jamais avoir étudié le management avant le master, cette combinaison de maths et lettres m'a bien préparée pour l'analyse que doit faire un manager.» Puis elle travaille quelques années

et réalise qu'elle est faite pour le monde académique. «Ce que j'aime: m'asseoir à une table et penser!»

Et en ce moment, à quoi pense Suzanne de Treville? A la Grèce, dont la production équivaut à 9% du PNB. «Le pays est très bien positionné pour développer ses manufactures, ce qui permettrait d'augmenter la production à 12 ou 13%.» Et l'enseignante de mentionner le projet d'un étudiant grec rencontré à MIT. D'où pour la professeure l'intérêt des classes où se mêlent des profils internationaux. Elle cite notamment ses échanges avec des étudiants chinois qui seraient, d'après elle, également intéressés à pouvoir appliquer le modèle du *CDF* chez eux. «Les travailleurs chinois ont quitté les zones rurales il y a cinq, dix ans pour aller travailler en ville dans des conditions de travail très mauvaises où ils n'apprennent pas, ne prennent pas plus de responsabilités.» Pour Suzanne de Treville, le logiciel développé par l'OpLab devrait également permettre de repenser les conditions de travail dans ces pays où la production est actuellement délocalisée.

### Thanksgiving

Mais pour l'heure, au moment où nous rencontrons la professeure, dans son bureau d'Anthropole, elle est sur le point de repartir aux Etats-Unis présenter le *CDF* devant le Congrès américain. Un voyage où elle couple l'utile à l'agréable puisqu'elle célébrera également les 61 ans de mariage de ses parents à l'occasion de la fête de *Thanksgiving*. Et Suzanne de Treville d'évoquer ses ancêtres arrivés de France au XVII<sup>e</sup> siècle pour établir – «drôle de hasard» – un *business* de travail à la chaîne et qui ont également servi dans l'armée de George Washington. Tout en gardant leur citoyenneté française. «C'est dans notre culture familiale d'aider d'autres pays et de travailler ensemble. Et ce que je fais maintenant me paraît tout à fait à propos!»

➤ L'outil *Cost-Differential-Frontier* en ligne <http://cdf-oplab.unil.ch>



Le professeur Olivier Ribaux succèdera à Pierre Margot. Il prendra donc, le 1<sup>er</sup> janvier 2015, la tête de l'École des sciences criminelles. Présentation d'un scientifique spécialiste notamment de la trace.

## « Il y a une immense énergie qui se dégage de cette école »

**Francine Zambano**

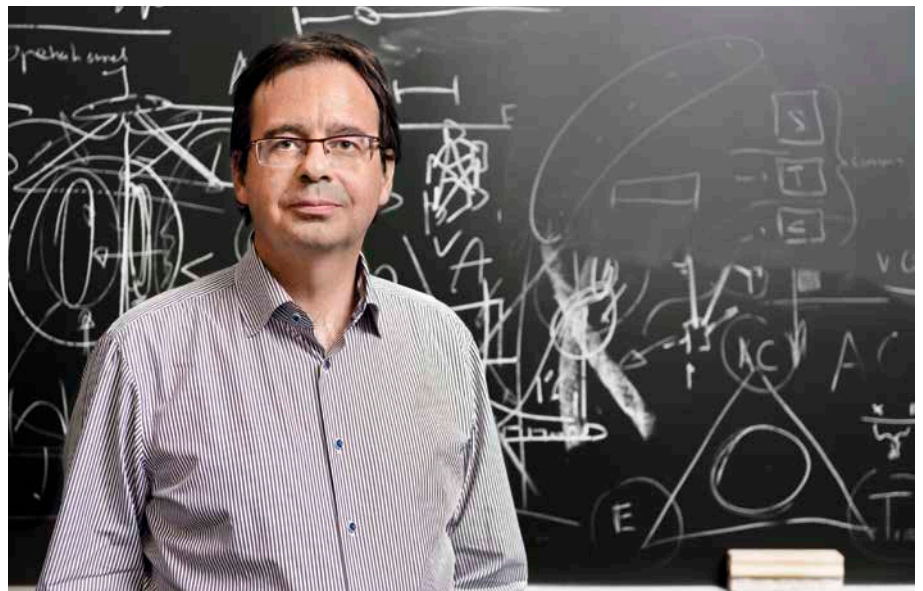
« Je ne suis pas une émanation directe de l'École des sciences criminelles ! » lance d'emblée Olivier Ribaux. Peu importe. Ce Neuchâtelois de 50 ans succèdera le 1er janvier prochain à Pierre Margot à la tête de l'ESC. Son parcours ? Actuellement professeur de renseignement et d'analyse à l'ESC, il a étudié les mathématiques à l'Université de Neuchâtel. Il a ensuite développé des logiciels pour des entreprises privées, puis s'est fait engager au service informatique de la Police de Genève, un service partagé par les autres polices romandes. « Nous étions un petit groupe, chargé de développer des systèmes qui devaient concerner la gestion de crises. Comment concevoir un système qui aide à la décision dans ces cas-là ? J'ai vite été aiguillé vers l'ESC, j'ai pris rendez-vous avec le professeur Margot. Il percevait déjà l'informatique comme étant intéressante pour le développement de l'école. Son côté visionnaire ressortait déjà. » En 1997, Olivier Ribaux passe sa thèse à l'UNIL, thèse consacrée à l'utilisation de traces matérielles pour détecter des phénomènes sériels. Entre 1997 et 2005, il mène une double carrière de chercheur et d'analyste criminel auprès des polices romandes.

### Une grosse envie

Ses motivations pour prendre la tête de l'ESC ? « Tout le monde a envie de s'engager dans cette école, dit-il. Ce qui m'intéresse, c'est le projet que nous avons construit avec mes collègues et Pierre Margot de manière extrêmement active durant ces dernières années. » Dans sa vision de l'ESC, Olivier Ribaux tient beaucoup à la relation entre les sciences exactes et les sciences humaines. Selon le chercheur, les sciences exactes ont perdu un peu de terrain et de l'intérêt auprès des jeunes. « Mais nous n'allons pas ignorer des spécialisations non plus. La police scientifique peut offrir les clés à beaucoup de questions contemporaines, dit-il. Peu d'écoles dans le monde ont adopté cette

démarche interdisciplinaire, c'est ce qui fait sa force. Il y a une immense énergie qui se dégage de cette école. »

Selon Olivier Ribaux, la police scientifique doit donc se renouveler. « J'exprime ces idées dans mon livre intitulé *Le renseignement*



Dans sa vision de l'ESC, Olivier Ribaux tient beaucoup à la relation entre les sciences exactes et les sciences humaines. F.Imhof@UNIL

par la trace, un ouvrage qui plaide en faveur d'un caractère généraliste de la trace. « La trace se diversifie, elle se numérise, c'est un des grands chantiers que l'on est en train de développer », dit-il. En fait, la traçabilité des activités humaines s'étend largement et agrandit aussi l'impact de la police scientifique et ses champs d'application. « Dans les années 90, vous aviez un département de police scientifique basé sur la trace matérielle. Aujourd'hui, il y a quasiment un deuxième service qui a été mis sur pied, basé sur la trace numérique. » Dans le canton de Vaud, une trentaine de personnes sont actuellement au service de la police scientifique, une vingtaine travaillent sur les éléments numériques. « L'objectif de l'école est de suivre ces développements, même de les précéder. »

L'employabilité est également un facteur important pour l'avenir de l'ESC. « Développer une discipline sans qu'elle trouve une réalité pratique n'a pas beaucoup de sens », dit Olivier Ribaux. En dehors des polices, il y a désormais des débouchés professionnels dans le secteur privé (études sur les contre-

façons, démarches d'expertise). Il existe aussi toute une série de secteurs d'activité dans les administrations publiques, telles que la criminologie dans les prisons, la prévention, les statistiques criminelles. L'étudiant peut très rapidement s'orienter vers une palette d'activités. Sans parler des perspectives académiques relativement nombreuses à l'étranger. A la pointe sur le plan scientifique, célèbre, unique, en phase avec son époque, offrant des débouchés à ses étudiants, l'ESC a un bel avenir devant elle. « Nous ne devons pas nous endormir mais rester très ambitieux dans le développement de cette école », conclut Olivier Ribaux.

*Police scientifique, le renseignement par la trace, Olivier Ribaux, PPUR, 2014*



# « Je ne vais pas couper les ponts du jour au lendemain »

Le professeur Pierre Margot part à la retraite à fin février après avoir passé près de vingt-neuf ans à la tête de l'École des sciences criminelles. Ce scientifique de renommée internationale ne va pas pour autant rester les bras croisés.

Francine Zambano

« Je suis tellement sollicité en ce moment que j'ai l'impression d'organiser mes funérailles », lance Pierre Margot en nous accueillant avec un grand sourire. Normal d'évoquer le départ à la retraite, à fin février, de ce scientifique

été pendant près de vingt-neuf ans au sein de l'Université.

« Je considère que l'UNIL m'a apporté une grande possibilité d'ouverture et de développement, encore mieux que j'aurais pu l'espérer au départ », explique Pierre Margot, qui évoque au passage les périodes charnières

chantiers et domaines d'activité, par exemple le renseignement criminel. « Il y a dix ans, c'était inimaginable de voir des non-policiers faire de l'analyse criminelle. Or, je viens d'apprendre qu'un de nos doctorants est devenu officier de renseignement à la Police cantonale vaudoise. »

La pratique de l'expertise, sous-jacente avant l'arrivée de Pierre Margot, est également devenue une importante activité de l'école. « Les domaines dans lesquels nous avons développé de l'enseignement et de la recherche sont utilisés dans le cadre d'affaires réelles, et permettent ainsi de mettre le doigt sur les grandes problématiques ou sur des développements techniques. Cette ouverture était aussi importante. »

## Une place unique

Voilà pour hier et aujourd'hui. Et quel est le grand défi scientifique de demain ? Le changement de perspectives avec l'arrivée des banques de données, de l'automatisation, de l'informatique. Les services de police sont inondés d'une masse d'informations, qui était maîtrisée quand elle était de taille humaine. « Tout à coup nous avons des accès incroyables. Comment gérer par exemple le fait d'identifier des milliers de personnes ? » se demande Pierre Margot. Les banques de données apportent beaucoup d'avantages mais aussi de nouveaux défis. Les criminels sont toujours poussés par les mêmes buts, mais aujourd'hui ils passent par d'autres supports technologiques. « Nous assistons à un changement majeur qui touche pratiquement tous les domaines de la criminalité. »

Pierre Margot suivra toutes ces évolutions de près, ainsi que le développement de l'ESC. « L'école est largement sous-dimensionnée, j'aurais aimé voir une extension avant de partir à la retraite. Nous avons une école unique au monde, ce qui fait aussi son rayonnement. Elle a une histoire, une reconnaissance, l'UNIL occupe, avec elle, une place unique », conclut Pierre Margot.



Pierre Margot part à la retraite mais ne restera pas, et de loin, inactif. F. Imhof@UNIL

reconnu sur le plan international, directeur de l'École des sciences criminelles depuis 1986. Retraite ? Façon de parler. Pierre Margot a fait savoir à ses collègues qu'il resterait à disposition au cas où. Il va certainement garder une activité scientifique, bosse sur un livre généraliste – qui démontre en quoi tous les événements techniques s'insèrent dans un ensemble – va officier dans des publications scientifiques. En sa qualité d'expert, il continuera à travailler sur des mandats encore en cours. « Je ne vais pas couper les ponts du jour au lendemain. Ce dont je me réjouis le plus, c'est d'abandonner toutes les tâches administratives ! » Et le scientifique évoque ses hobbies, la cueillette des champignons, ses passions pour le bridge, la généalogie, les voyages... Actif donc, comme il l'a

qu'il a vécues, comme 1994, qui a vu l'école déménager de la place du Château à Dorigny, au moment de l'affaire du Temple solaire. « Ce fut aussi la possibilité de renforcer l'enseignement. Auparavant, toute la matière de police scientifique reposait sur mes seules épaules et un jeune collègue, donc on a pu commencer à développer différents secteurs d'activité avec l'arrivée de quatre nouveaux professeurs ».

## La patte Margot

Sur le plan scientifique, l'une des premières préoccupations de Pierre Margot a été de créer une recherche spécifique. Tout au long de sa carrière, il a été aidé par toute une série de chercheurs – il a eu trente-six doctorants – qui ont permis d'ouvrir de nombreux

# Construire la médecine v2.0

Plus de 14'000 patients ont déjà donné un échantillon de leur sang à la Biobanque institutionnelle de Lausanne (BIL). Créée par l'UNIL et le CHUV, cette structure unique en Europe a pour vocation de développer la médecine génomique, dite « personnalisée ».

Mélanie Affentranger

« **C**onsentez-vous à l'utilisation de vos échantillons et de vos données médicales et génétiques à des fins de recherche? » Depuis début 2013, chaque patient adulte du CHUV est invité à répondre à cette question et, en cochant « oui », à donner un peu de sang à la Biobanque institutionnelle de Lausanne. Fruit d'une collaboration entre l'UNIL et le CHUV, cette structure pionnière « récolte et stocke des échantillons biologiques pour des projets de recherche », explique Vincent Mooser, directeur de la BIL et vice-doyen pour la recherche clinique à la Faculté de biologie et de médecine.

« Lausanne et l'arc lémanique devraient se positionner comme un pôle d'excellence en matière de médecine génomique », se réjouissent le professeur Vincent Mooser et la docteure Christine Currat-Zweifel. F. Imhof © UNIL



Les patients qui acceptent de participer au projet autorisent les scientifiques à effectuer un séquençage de leur génome, c'est-à-dire une analyse complète de leur matériel génétique, lorsque les avancées technologiques le permettront.

## Décrypter les gènes

En deux ans, les collaborateurs de la BIL ont déjà rencontré plus de 18'000 personnes. Près de 76 % acceptent que leur sang et leurs données soient utilisés sous forme codée, « c'est-à-dire qu'il est possible d'effectuer un lien entre le prélèvement et le dossier médical, les pathologies du patient correspondant », explique Christine Currat-Zweifel, directrice opérationnelle de la biobanque. Financée par l'UNIL et le CHUV et prévue initialement sur deux ans (2013-2014), la phase de recrutement sera prolongée au-delà de 2017 pour permettre de réunir au minimum 30'000 patients. « Nous n'avons pas encore de financement pour effectuer les analyses génétiques », révèle Vincent Mooser. La recherche de fonds pour cette deuxième phase du projet constituera l'un des principaux objectifs du premier semestre 2015. Idéalement, le séquençage des génomes devrait débiter à la fin de l'année prochaine, en partenariat avec les autres acteurs du secteur biomédical de l'arc lémanique. Les données seront ensuite mises à disposition de scientifiques issus du monde académique, voire, sous certaines conditions, de l'industrie pharmaceutique. Dans tous les cas, ces partenaires « devront respecter les mêmes standards que nous en matière de protection des données et d'éthique ».

## Thérapies personnalisées

Chiffré à plus d'un milliard de dollars en 2000, le séquençage du génome humain coûte aujourd'hui 1000 dollars! « Dans cinq à dix ans, il fera partie intégrante de la routine médicale », révèle le directeur de la BIL. Véritable révolution technologique, l'analyse complète du matériel génétique d'un individu permet le développement d'une médecine préventive personnalisée. En confrontant les dizaines de milliers de profils ADN collectés, couplés aux données cliniques des patients, la BIL ambitionne de découvrir quels gènes sont à l'origine d'une maladie. Le but? Contribuer au développement de médicaments et de thérapies personnalisés. Un Lausannois sur 1500 est par exemple porteur d'une mutation génétique prédisposant à la maladie de Parkinson. « Grâce aux informations collectées par la biobanque, nous souhaiterions identifier ces personnes et leur proposer de participer à des essais cliniques dans le but de développer plus rapidement un traitement spécifique. »

« Lausanne et l'arc lémanique devraient se positionner comme un pôle d'excellence en matière de médecine génomique », se réjouissent les deux scientifiques. La BIL est un projet novateur unique en Europe puisque c'est la seule biobanque hospitalière qui recrute systématiquement les patients en offrant la possibilité de les recontacter. Les personnes ayant autorisé l'utilisation de leur ADN peuvent en effet décider si, oui ou non, elles souhaitent être tenues informées au cas où les chercheurs découvrirait des anomalies génétiques. Une thématique qui soulève de nombreuses interrogations. Que faire si l'analyse d'un génome révèle un risque de 80 % d'être un jour atteint de la maladie d'Alzheimer? Faut-il transmettre cette information au patient même si aucun traitement n'est disponible? « Nous avons créé plusieurs groupes de travail pour discuter des différentes questions éthiques. Des anthropologues, sociologues, juristes et patients sont notamment impliqués dans ces réflexions », relève Christine Currat-Zweifel. Et son collègue de conclure: « Dans tous les cas, nous avertirons les personnes concernées uniquement si un traitement ou des mesures préventives sont disponibles. »



Extrait du journal du CI Le 26 mai dernier, ESRI Suisse a organisé un minisymposium à l'UNIL, lors duquel des chercheurs ont pu présenter leur utilisation des systèmes d'information géographique (SIG).

# Les systèmes d'information géographique à l'UNIL

Alexandre Hirzel

Qu'est-ce qu'un SIG? Un système d'information géographique est un logiciel qui permet de représenter et analyser des données sous un angle géographique. L'application la plus courante consiste à cartographier un phénomène, des mesures, des données issues de sondages ou encore les prédictions d'un modèle. Le logiciel se charge de positionner correctement les symboles représentant les données, de gérer les problèmes liés au système de projection choisi, de placer les libellés sans chevauchement, de générer une légende et une échelle, etc. Souvent, il suffit de représenter les données d'une table sous forme cartographique pour que des relations apparaissent, permettant d'élaborer de nouvelles hypothèses. Toutes ces possibilités sont utilisées par les chercheurs de l'UNIL dans un nombre croissant d'instituts et de facultés. Cette expansion implique pour le CI, hébergeur et soutien technique, d'augmenter régulièrement la puissance de calcul et l'espace de stockage mis à disposition de la communauté.



© Ogerepus-Fotolia

## Quelques exemples

A partir de nombreuses bases de données liées aux cantons et villes de Suisse, Christophe Koller, chef de projet à l'Institut de hautes études en administration publique, a exploré toutes les possibilités de visualisation offertes par les SIG. Au départ, il s'agissait d'offrir au grand public et aux médias un atlas de cartographie statistique en ligne, permettant d'interroger et visualiser toutes ces données de manière simple et interactive. Par la suite ce projet a donné lieu à la publication de *L'Atlas de l'Etat* en version papier, publié par la NZZ, où chaque carte ou série de cartes est mise en regard d'un texte dans lequel un spécialiste décrypte les points faibles et les points forts de la démocratie et de l'administration suisse.

Du côté de l'écologie, Olivier Brönnimann, postdoctorant dans le groupe d'écologie

spatiale du DEE, étudie l'influence du réchauffement climatique sur la distribution des plantes en montagne. Le SIG est dans un premier temps utilisé pour dresser le profil écologique de chaque espèce à l'heure actuelle, par exemple ses préférences climatiques et topographiques. Ce profil, ou niche écologique, est ensuite modélisé à l'aide de logiciels statistiques. Finalement, sur la base des scénarios de réchauffement de la température fournis par les climatologues, ce modèle est extrapolé aux conditions qui prévaudront dans vingt ou cinquante ans. Le SIG est à nouveau mis à contribution pour appliquer ce modèle et cartographier la distribution de l'espèce dans le futur, permettant ainsi de prévoir les risques d'extinction ou d'invasion.

La Faculté des lettres n'est pas en reste avec Mark Molnar, doctorant à l'Institut d'archéologie et des sciences de l'antiquité, qui se penche sur l'organisation militaire romaine

le long du *limes*, la frontière entre l'Empire romain et les peuples barbares. Sur la base des réseaux routiers et fluviaux de l'époque, il est en mesure de calculer et cartographier la zone d'influence de chaque fortification, ainsi que l'aire couverte par chaque entrepôt. Cela nécessite bien entendu de différencier le trajet des barges suivant le sens du courant de celles remontant les fleuves. De plus, en calculant et en superposant les zones de visibilité des tours de guet, il a pu déceler d'apparentes failles dans le système défensif romain, indiquant probablement que certaines tours de guet n'ont pas (encore?) été retrouvées.

➤ Lisez l'article complet sur : [www.unil.ch/cinn](http://www.unil.ch/cinn)

# Duras sans modération

Professeur à l'UNIL, Gilles Philippe a dirigé l'édition des œuvres complètes de Marguerite Duras dans la Pléiade, une belle occasion de replonger dans l'univers de l'écrivain, qui aurait eu 100 ans en 2014.

**Nadine Richon**

**D**ans sa préface, Gilles Philippe ne cite pas Malraux mais on songe à lui, à l'aventure d'une vie solide, grandiose, bien remplie. Duras rêvait de saisir le réel à pleines mains, de restituer le poids des sentiments, assure le professeur ; ses premiers romans d'ailleurs collaient au monde. Elle comptait sur la littérature et le cinéma, sur ses chroniques de presse aussi, pour investir la réalité, la voir, la sentir au plus près. Mais non. Le réel se dérobe sous sa plume, l'univers se vide, les personnages se figent, s'abandonnent à la contemplation de l'autre, de l'océan, à la fascination pour le fait divers sanglant afin de lester la banalité. « Ici tout est vanité et poursuite du vent », aimait-elle à répéter en citant l'Ecclésiaste. Son univers littéraire devient de plus en plus absent, nourri cependant par les souvenirs personnels, les lieux réinvestis, les peurs imaginaires, les douleurs qui s'oublient, les amants réels ou rêvés.

**« Elle demande : Vous n'avez jamais désiré une femme ? Vous dites que non, jamais. »**

Gilles Philippe compare deux passages romanesques, l'un chez Duras et l'autre chez Virginia Woolf. On devrait dire, d'abord, qu'il a rédigé deux préfaces, l'une pour le premier coffret (tomes I et II parus en 2011) et l'autre pour le second coffret (tomes III et IV parus en 2014) rassemblant les œuvres complètes de Marguerite Duras dans la Bibliothèque de la Pléiade. La première préface propose une introduction générale à l'œuvre et la seconde se veut plus personnelle. Intitulé *Le chagrin et le néant*, ce texte offre notamment la comparaison entre la mort d'un papillon chez Woolf et celle d'une mouche chez Duras.

D'un côté la phalène de Virginia donne lieu à un « poème en prose » dans lequel « l'événement se suffit à lui-même » ; on en sort émerveillé. De l'autre, la mouche de Marguerite offre un spectacle terrifiant qui évoque « le sort commun, le destin juif, le crime allemand, les peuples colonisés, l'avenir de la littérature ». Gilles Philippe précise : « Duras rêva d'un *littéralisme* à la Woolf, chez qui « le

papillon meurt » veut dire « le papillon meurt » et pour qui trouver la manière juste de parler du monde est le premier problème. » Mais elle finira par assumer un autre mode de présence-absence au monde et par trouver une écriture propre à signifier à la fois l'ennui, le vide, le trois fois rien et le sublime, la folle passion (souvent racontée au passé et mise à distance par différents narrateurs) et l'histoire générale (cette irruption dans le récit du monde extérieur qui ouvre à d'autres significations).

Cette superbe édition nous donne l'occasion d'explorer une œuvre qui a pu accompagner en temps réel certains lecteurs qui se souviennent du succès phénoménal de *L'Amant*, prix Goncourt en 1984, doublé d'un film de Jean-Jacques Annaud en 1992, ou encore de ce fameux article du 17 juillet 1985 dans *Libération*, intitulé *Sublime*, *forcément sublime Christine V.*, où elle abordait l'affaire dite du petit Gregory d'un point de vue à la fois personnel, féminin et universel avec des phrases comme : « Et puis partir, ce n'est jamais suffisant. Le contentieux qu'il y a entre un homme et une femme, on s'y attache en lieu et place de s'attacher à lui. C'est difficile de quitter une histoire, de la laisser tomber. »

## Homosexualité ou pas ?

Expérience faite, relire ou découvrir Duras dans la Pléiade, c'est entrer dans un univers aux voix multiples, aux échos répercutés d'une œuvre à l'autre, avec des répétitions, ou plutôt des variations, comme en musique ; c'est s'accorder la possibilité de butiner d'un article de presse à une pièce de théâtre, d'un livre-scénario comme *Hiroshima mon amour* écrit en 1958 pour Alain Resnais à un film culte réalisé par elle-même comme *India Song* en 1974 ; c'est découvrir d'innombrables notices déroulant des détails passionnants sur les œuvres, les personnages, les proches, les collaborations (« Je fais mes livres avec les autres », a-t-elle pu dire) et sur l'époque qui file de 1943 avec *Les impudents*, son premier roman, à 1995 avec

*C'est tout*, petit ouvrage composé de paroles adressées à Yann Andréa dans l'angoisse de la mort, qui arrivera le 3 mars 1996. S'ouvrant sur cette belle dédicace : « Pour Yann mon amant de la nuit. Signé : Marguerite, l'aimante de cet amant adoré, le 20 novembre 1994, Paris, rue Saint-Benoît », ce dernier livre paru de son vivant comporte des phrases un peu folles comme celle-ci : « Yann, tu ne te sens pas un peu le pendentif de Duras ? »

Gilles Philippe le rappelle : « Il y a une grande porosité entre sa vie et son œuvre. » Son ultime compagnon, beaucoup plus jeune qu'elle, lui a inspiré quantité de textes et d'atmosphères. Pour autant, il ne s'agit pas d'autofiction au sens strict. Elle veut que la thématique juive du récit soit reconnue dans *Yann Andréa Steiner* (1992), au-delà de sa dimension autobiographique. A propos du *Barrage contre le Pacifique*, roman de 1950 et film de René Clément, elle a dit sa difficulté à « faire rentrer ma mère, mon frère, moi-même, l'Indochine, toutes les souffrances des paysans de la chaîne de l'Eléphant, les enfants morts du choléra, etc., dans un livre » et précisé : « On ne sait pas comment fausser suffisamment son histoire pour, d'abord, que les lecteurs s'y laissent prendre, ensuite pour qu'elle reste, je voulais la rendre acceptable et éloquente en même temps, mais je voulais aussi qu'elle sorte de sa littéralité, qui, pour moi, n'avait bien entendu aucun sens, et qu'elle passe du côté d'une histoire générale d'une certaine enfance et d'un certain genre d'espoir. » Elle aimait le film tiré de l'œuvre car il osait montrer la colère de sa mère et restituer un son qui « soit reconnu par tout le monde comme le son que rend l'âme – puisque ce mot existe – quand elle a été frappée dans sa faculté essentielle, celle de l'espoir ».

Duras enrichit ses récits au point d'en accepter différentes interprétations. Lue aujourd'hui, *La maladie de la mort* (1983) semble faire très clairement référence à l'homosexualité masculine (même si le mot, omniprésent dans le manuscrit, n'est jamais prononcé), sur un ton que l'on peine à admettre tant il nie ce qui nous semble être une évidence, à savoir la possibilité de l'amour entre deux hommes.





Professeur à la Faculté des lettres, Gilles Philippe collabore régulièrement avec Gallimard pour la Pléiade.

F. Imhof © UNIL

« Vous n'aimez rien, personne, même cette différence que vous croyez vivre vous ne l'aimez pas. Vous ne connaissez que la grâce du corps des morts, celle de vos semblables », par exemple, ou encore : « Elle demande : Vous n'avez jamais désiré une femme ? Vous dites que non, jamais. »

Or nous apprenons que ni Maurice Blanchot, qui connaissait bien ce texte, ni Peter Handke, auteur d'une traduction et metteur en scène de la pièce, n'ont perçu l'allusion à l'homosexualité ! Et pourtant, se dit-on, si l'homme du livre n'est pas gay, à sa façon aveugle de regarder la femme, on pourrait assez facilement le prendre pour un monstre. Mais voilà, il y a dans cette *Maladie de la mort* une autre dimension qui a fortement marqué les esprits dans les années 80, celle de l'absence au monde, de la difficulté des hommes face aux femmes, de l'atrophie des sentiments. Dans un

texte tiré de *La vie matérielle* (1987), Duras en rajoute, pensant à Roland Barthes : « L'écrivain qui n'a pas connu de femmes, qui n'a jamais touché le corps d'une femme, qui n'a peut-être jamais lu des livres de femmes, des poèmes écrits par des femmes et qui croit cependant avoir fait une carrière littéraire, il se trompe. »

Le mot de la fin à Gilles Philippe, à propos du style de l'écrivain : « Entre son premier roman et *L'amant*, il y a un monde. On ne peut pas parler de rupture brusque dans son style, mais d'une série d'étapes qui épousent l'évolution stylistique à l'œuvre dans l'ensemble du champ littéraire, avec des modulations propres à Duras. Elle suit son temps et en devient à la fois la figure dominante. Comme un Houellebecq ou une Annie Ernaux aujourd'hui. L'époque se reconnaît dans leurs livres. Ce fut le cas pour Marguerite Duras d'une manière peut-être plus longue, à partir des années 80. »

➤ Film **Agatha et les lectures illimitées**  
Mardi 16 décembre à 17h,  
Unithèque 4215

Projection à l'issue d'une brève présentation de Gilles Philippe et d'une conférence de Joëlle Pagès-Pindon, qui a publié une retranscription raisonnée des entretiens figurant dans les rushes d'un documentaire sur le tournage de ce film (*Le livre dit*, Gallimard, 2004).

brother  
at your side

# DÉCOLLAGE!

READY FOR BUSINESS – GRÂCE AUX  
IMPRIMANTES À JET D'ENCRE A3 DE BROTHER



**MFC-J5620DW**

Les autres modèles promotionnels: MFC-J5720DW  
MFC-J6520DW | MFC-J6720DW | MFC-J6920DW

Période promotionnelle: **1.10.2014 - 17.1.2015**

Dernier délai d'envoi: **31.1.2015**

glaswerk



MAINTENANT AVEC

**CADEAU DE DÉBUT.**

Choisissez parmi trois cadeaux  
d'une valeur de CHF 50.-.

[BROTHER.CH/A3INKJET](http://BROTHER.CH/A3INKJET)



# L'actualité de l'espérance

Pour comprendre la pensée de Paul de Tarse, et lui faire écho dans notre temps, il faut lire ce livre très accessible du professeur Simon Buttica, *Pâques, et après? Paul et l'espérance chrétienne*.

Nadine Richon

Dans le christianisme, on le sait, la période pascale marque la mort et la résurrection de Jésus de Nazareth. Spécialiste du Nouveau Testament à la Faculté de théologie et de sciences des religions, Simon Buttica signe aux éditions Cabédita un petit ouvrage éclairant sur l'apôtre Paul, penseur de la foi, de l'amour et de l'espérance, trilogie mise à mal aujourd'hui.

« moi » coupé de Dieu, dominé par l'obsession de se réaliser tout seul dans la concurrence, voire l'hostilité envers autrui. C'est ce que Paul appelle le « péché » au singulier. « Le baptisé renoue son lien au Créateur », et son salut désormais garanti par l'amour de Dieu ne dépend plus de ses prouesses personnelles, d'une valeur liée à la naissance ou à l'honneur. Grâce au baptême, le salut c'est aujourd'hui. Mais comment supporter alors les coups durs, les premières persécutions qu'affrontèrent les

une forme d'égalité entre toutes et tous. C'est le sens de la fameuse sentence : « Il n'y a plus ni juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni masculin ni féminin. » A en juger par ses remontrances aux Corinthiens et aux Galates, cela n'allait toutefois pas de soi.

## Réactiver l'espérance

Paul lui-même ménage le principe de réalité : les petites communautés chrétiennes ne défieront pas l'Empire romain ; d'ailleurs, il pensait voir de son vivant la fin du monde et, avec elle, celle des injustices ; c'est pourquoi, dit Paul, esclave ou pas, le croyant peut se considérer libre face au monde. Il y a chez lui une tension entre conservatisme et changement. Au cœur de son éthique, l'amour est porteur de transformation mais ne peut pas se décréter. Il doit s'inventer au quotidien, dans la fraternité entre les êtres humains et la solidarité avec le monde créé. Paul écrit ainsi aux Romains : « Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence, afin de discerner la volonté de Dieu : ce qui est bien, agréable et parfait. »

Au terme de cette lecture, on songe qu'une telle pensée peut interpellé le fatalisme contemporain, la résignation face à la pauvreté et la croyance en un ordre du monde inébranlable. Mais Paul nous donne-t-il vraiment des moyens d'action pour ce monde ? Pour l'homme de Tarse, « la foi est aussi espérance au présent. Car elle ne peut s'accommoder des structures de pouvoir et des rapports de force qui défigurent la vie humaine. Au temps de l'apôtre, les premières communautés sont ainsi devenues des lieux d'avant-garde, rassemblant dans les maisonnettes de l'Empire des personnes de statut social très différent », répond Simon Buttica. Il s'agit bien de réactiver l'espérance ici et maintenant.



Simon Buttica examine la question de Kant : « Que m'est-il possible d'espérer ? » à la lumière du message pascal qui annonçait, selon Paul, le triomphe de Dieu sur le mal. F.imhof@UNIL

La peur de la fin, ravivée par les catastrophes écologiques, sanitaires, les conflits idéologiques et économiques, pose à nouveau la question de la finalité, estime le professeur Buttica. Déjà, les premiers chrétiens ont vu en Pâques la fin de l'histoire et l'émergence d'un « nouveau monde », même si tout semblait demeurer « dans le même état qu'au début de la Création » (deuxième lettre de Pierre).

« Pâques, c'est la révolution des chrétiens », écrit Simon Buttica. Mais l'Eglise a pu s'en méfier au fil des siècles car « l'espérance sent la poudre », attisant des courants millénaristes et sectaires. Pour Paul, la mort de Jésus signe l'affranchissement des humains qui – à travers le baptême – se délivrent d'un vieux

chrétiens au I<sup>er</sup> siècle, dans la mesure où la Parousie toujours différée (seconde venue du Christ) semble démonter le discours apocalyptique de Paul ?

En cultivant la foi – pour voir par-delà « ce qui se voit » – et en essayant de vivre autrement, dans l'amour et une « conduite honorable auprès des gens du dehors », comme Paul le recommande aux Thessaloniens. Le croyant doit manifester dans son existence même l'esprit pascal, autrement dit le triomphe de la vie sur la mort. « Contre l'évidence assourdissante du mal, dit Paul en substance, l'espérance est appelée à la résistance et à l'insurrection », écrit le professeur Buttica. L'apôtre instaure dans les premières communautés chrétiennes

Alexandre Dafflon, assistant diplômé à la Faculté des sciences sociales et politiques, sort un livre, issu d'un mémoire de master, qui propose un regard neutre et nouveau sur les sociétés de jeunesse campagnardes.

## « Il faut bien que jeunesse se fasse! »



Alexandre Dafflon est allé à la rencontre de jeunes en milieu rural. F. Imhof ©UNIL

Muriel Sudano

**O**n les considère souvent comme de jeunes bouseux, fêtards, champions de la biture, plutôt rustres et, pour les garçons, forcément machos. Une image négative des jeunes en milieu rural, à laquelle s'oppose l'idée que l'esprit de camaraderie et la transmission de valeurs qui règnent dans les sociétés de jeunesse campagnardes devraient d'abord être vus comme une manière de maintenir du lien social, y compris entre les générations. Mais les principaux intéressés ne se reconnaissent dans aucun de ces portraits, stigmatisants ou folkloriques. Alors qui sont-ils vraiment, ces jeunes, engagés dans la vie de leur société de jeunesse et dans celle de leur village? Quels sont leurs motivations, leur parcours de vie? Quel regard portent-ils sur leur société de jeunesse?

Alexandre Dafflon est allé à leur rencontre dans le cadre de son travail de mémoire. Une enquête ethnographique qui est devenue un livre, paru en septembre dernier aux éditions L'Harmattan. « Lors de ma soutenance de mémoire, Olivier Fillieule (professeur ordinaire à l'Institut d'études politiques et internationales et au Centre de recherche sur l'action politique de l'UNIL, ndlr) a proposé que mon travail se transforme en livre, car il n'existe que peu de choses sur les mondes ruraux en Suisse, et en particulier sur les jeunes en milieu rural, raconte le chercheur. J'ai beaucoup hésité à faire ce bouquin, car je voulais continuer à enquêter sur ces jeunes pour ma thèse et je craignais leur réaction. Mais finalement, ils se sont montrés contents et fiers qu'on s'intéresse à eux. »

Au fil des rencontres et de son immersion dans une société de jeunesse vaudoise, Alexandre Dafflon s'est attaché à ces jeunes qu'il côtoie depuis maintenant quatre ans. Et s'il a grandi en milieu rural, le jeune sociologue n'avait jusque-là que peu fréquenté les sociétés de jeunesse, qu'il considérait négativement et éloignées de ses intérêts personnels. Fort de sa formation en sociologie, il a voulu corriger ce regard et s'est donc lancé dans un travail



de mémoire, puis de thèse, sur ce monde à la fois familier et totalement étranger. Et, contre toute attente, son regard a changé. S'il s'efforce de garder la neutralité du chercheur, il se sent malgré tout transformé par l'expérience en société de jeunesse. Car, comme sur ses enquêtes, cette institution bien particulière a laissé et laisse sur lui des traces.

## Entre engagement et sentiment d'exclusion

Alexandre Dafflon s'intéresse au processus de socialisation dans les sociétés de jeunesse, c'est-à-dire à la façon dont ces institutions participent à la construction d'un individu. Pour son enquête, il a donc mené des entretiens avec plusieurs membres d'une même société et propose, dans son livre, quatre portraits, quatre trajectoires de vie, quatre expériences, tantôt heureuses, tantôt difficiles, dans une communauté régie par des règles et des normes plus ou moins explicites.

D'abord, il y a Isabelle, l'hyperengagée qui a vécu des événements forts avec la jeunesse, notamment l'organisation d'un giron. Puis Damien, dont les parents sont plutôt bien intégrés dans le village et qui se sent également à l'aise dans le groupe. Rachel et Arnaud, eux, font des expériences plus difficiles et vivent carrément une forme d'exclusion. Ces quatre portraits contrastés prouvent que les membres des sociétés de jeunesse ne répondent pas à un profil type. « Plusieurs profils coexistent, explique le sociologue de l'UNIL. Il y a des membres très engagés et d'autres qui ne sont quasi pas là et sont donc moins intégrés. Par contre, ce qu'il faut d'abord noter, c'est un dispositif institutionnel assez violent dans ces sociétés de jeunesse. Du moment où on ne s'y plie pas, on est vite rappelé à l'ordre, mais on acceptera plus facilement les écarts des jeunes qui sont bien intégrés dans le village ou dont les parents y sont connus. » Un brin sectaires, les sociétés de jeunesse ? Alexandre Dafflon préfère relever l'importance de la filiation dans les milieux ruraux et de l'appartenance au village. « Dans les sociétés de jeunesse, on pense que les personnes qui n'ont pas grandi dans le village s'intègrent moins bien, et on craint que les nouveaux venus transforment coutumes et pratiques locales. Il y a une volonté de maintenir ce « nous » qui fait le village », note le chercheur.

## Boire et travailler

Dans cette première analyse des sociétés de jeunesse, Alexandre Dafflon s'est particulièrement intéressé à deux formes de sociabilité :

le boire (de l'alcool) et le travail. Deux thématiques récurrentes, deux activités régies par des normes précises. Par exemple, on ne boit pas n'importe quoi n'importe quand, ni avec n'importe qui. « On boit certains types d'alcools à certaines occasions, explique l'enquêteur, notamment à cause de la présence des parents à des fêtes organisées par la jeunesse. Boire est une activité collective ; si on boit seul, on nous considère comme des alcooliques. Enfin, on boit avec ceux dont on est le plus proche (au sein de la même société différents groupes se forment selon les affinités). » Boire constitue un lien social. Un jeune qui ne boit pas – ou peu – ne va pas s'intégrer de la même manière. Et pour échapper au jugement, il faut parfois ruser. « Pour ne pas suivre une pratique du groupe, il faut en valoriser une autre, explique le jeune sociologue. Ainsi une façon de se justifier de ne pas trop boire est de dire que l'on travaille le lendemain. »

*Le travail, en partie manuel, est effectivement une valeur forte dans les sociétés de jeunesse.*

Le travail, en particulier manuel, est effectivement une valeur forte dans les sociétés de jeunesse qui organisent des fêtes et des événements pour lesquels il faut parfois construire et décorer des infrastructures ou un char pour le giron. Ce n'est donc pas un hasard si la plupart des jeunes s'orientent vers des métiers artisanaux, techniques ou vers l'école d'ingénieur. Parmi les jeunes qu'Alexandre Dafflon a interrogés, certains, au contact de la société de jeunesse, ont préféré renoncer à poursuivre des études secondaires supérieures, privilégiant l'apprentissage d'un métier « utile », concret. D'autres souffrent de leur manque de savoir-faire manuel.

## Suivre la norme, une quasi-nécessité

Les sociétés de jeunesse sont aussi fortement hiérarchisées, notamment entre les âges et les sexes : les « petits jeunes » doivent faire leurs preuves et les filles sont soumises à d'autres normes que les garçons car d'elles dépend la réputation de la société. Face à ces règles et ces schèmes d'action machistes ou exclusifs, à ce moule implicite imposé par la société de jeunesse, il n'est pas étonnant que certains jeunes peinent à trouver leur place. Car les préjugés règnent également parmi ces jeunes qui ont développé leur propre vision du monde. Avant de le rencontrer, ils s'étaient par exemple fait une idée d'Alexandre Dafflon : universitaire, il porterait forcément des lunettes et un

pantalon slim, un cliché auquel le jeune homme répondait alors parfaitement. Quatre ans plus tard, l'assistant de l'UNIL est plutôt bien intégré dans cette société de jeunesse, malgré quelques erreurs de terrain comme de porter un t-shirt violet ou de croiser les jambes, deux attitudes jugées comme étant le propre des filles. Le jeune chercheur participe d'ailleurs volontiers à certaines activités – y est même spontanément invité, à son étonnement – et poursuit l'enquête en vue de son travail de thèse. S'il s'est attaché aux membres des sociétés de jeunesse jusqu'à tisser des liens d'amitié, s'il les comprend mieux aujourd'hui que jadis, il se refuse à tout jugement de valeur sur eux. Dans son livre, il a voulu montrer un monde non pas replié sur lui-même, mais qui au contraire communie énormément avec le monde urbain et le monde tout court.



### A lire :

Alexandre Dafflon, « Il faut bien que jeunesse se fasse ! ». *Ethnographie d'une société de jeunesse campagnarde*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 2014, 258 p.

# L'écriture qui soigne

Psychologue et art-thérapeute, Olivia Lempen a soutenu une thèse en psychologie sur les processus et les fonctions psychiques de l'écriture. Une recherche menée dans des ateliers d'écriture en institution et auprès d'auteurs lausannois.

**Cynthia Khattar**

**E**crire fait-il forcément du bien ? Coucher ses pensées sur le papier permet-il de prendre de la distance face à certaines difficultés rencontrées ? Et si oui, à quelles conditions ? Ce sont quelques-unes des questions qui ont servi de point de départ à la thèse d'Olivia Lempen et qui l'ont menée à s'interroger sur les processus et fonctions psychiques de la création littéraire. Dans sa recherche, elle a mis en perspective l'expérience vécue par des auteurs lausannois de fiction et celle de participants à un groupe d'écriture thérapeutique que la psychologue anime elle-même à Genève au sein d'une association fréquentée par des personnes au bénéfice de l'AI. Une étude menée durant un an sur le terrain.

« En psychanalyse, on part du principe que tout le monde a vécu des expériences psychologiquement traumatiques, ce sont des expériences dans la rencontre avec le monde qui,

pour une raison ou une autre, n'ont pas pu être intégrées », explique Olivia Lempen. D'où l'expression artistique comme un recours possible pour explorer ces instants marquants, quand une thérapie classique peut s'avérer difficile à entreprendre, honteuse ou même menaçante, suivant le vécu de chacun. « Les personnes peuvent développer des moyens d'expression d'une souffrance qu'ils ne contrôlent pas et qui leur nuit dans le rapport avec leurs proches, parfois de manière violente. En s'appuyant sur l'expression artistique, on peut travailler tout autant sur la souffrance que sur les richesses intérieures. »

## Distance créative

Dans les groupes d'écriture, il ne s'agit pas de chercher à connaître la biographie des participants. Ces derniers sont en fait invités à s'exprimer par le biais de la fiction, l'utilisation de personnages, de rimes, de contes, d'une liste de mots, d'un thème. Pas de nécessité

de se mettre à nu. Sans forcément analyser le contenu, c'est dès lors « la forme elle-même qui permet de transmettre quelque chose à travers le style, le rythme, les sonorités », indique la psychologue, qui a par ailleurs suivi une formation en art-thérapie orientée vers les arts de la scène. Danse, théâtre, musique, clown ou encore marionnettes : autant de moyens artistiques qui permettent de mettre en scène son histoire personnelle avec une certaine distance créative.

« Même si certains se trouvent une vocation, l'objectif n'est pas forcément de voir éclore des artistes ou écrivains. » Contrairement à des ateliers d'écriture classiques où l'on cherche particulièrement à développer la maîtrise rédactionnelle. Il y a toutefois nécessité à vouloir s'exprimer par l'écriture littéraire, qui n'est pas l'écriture de tous les jours. « On a tendance à opposer la danse, en tant qu'expression corporelle, et l'écriture, comme cérébrale. Mais toutes deux témoignent de sensations. » C'est cette double appartenance qui fait la particularité de l'écriture comme langage artistique. Car si elle constitue un langage courant partagé par tous, elle est aussi chargée d'une histoire personnelle. La forme littéraire permet de s'émanciper de l'expression de ces vécus premiers dans une forme d'écriture brute.

Dans les ateliers d'art-thérapie, on se concentre précisément sur cette mise en forme littéraire. Mais sans jugement de valeur esthétique. « Dans les groupes, nous travaillons surtout le partage de l'expérience. Essayer de sentir ce qui nous touche, ce qui vient du monde intérieur et comment cela rencontre les expériences des autres dans le groupe. Le beau émerge lorsque l'on arrive à déceler ce qui témoigne d'un langage personnel. »

## Passage clé

Car si noircir des pages dans son coin constitue un acte important en soi, le moment où l'on décide de partager ses écrits avec autrui représente un passage décisif. Avec un paradoxe : « La peur de se retrouver mis à nu, d'être vu, et en même temps l'envie de pouvoir dire et montrer. Qu'est-ce que je cache ? Qu'est-ce que je révèle ? »

## ART-THÉRAPIE ET ÉCRITURE : PAR QUI, POUR QUI ?

Si les bienfaits de l'écriture sont généralement reconnus, les groupes précisément dédiés à la pratique dans un contexte de thérapie sont encore peu répandus. « Beaucoup de professionnels des milieux de soin vont encourager les patients à écrire, mais il existe encore peu de dispositifs cadrés permettant d'inscrire l'écriture dans un processus thérapeutique », explique Olivia Lempen.

Pour devenir art-thérapeute, un diplôme d'une profession dans un des deux champs concernés (les arts ou la relation d'aide) est un prérequis nécessaire et il faut pouvoir « avoir éprouvé soi-même la technique artistique choisie », explique Olivia Lempen, qui commencera à enseigner en janvier comme responsable de formation au sein de l'un des trois instituts romands de formation en art-thérapie, L'Atelier à Genève, dirigé par Jacques Stitelmann, lui-même aussi psychologue et art-thérapeute. « Une partie du cursus est consacrée à la recherche artistique et l'expression personnelle. » La psychologue avait elle-même d'abord choisi de s'orienter vers la danse-thérapie, avant d'opter pour l'écriture.

Depuis cet automne, Olivia Lempen propose des ateliers d'écriture en groupe dans un cabinet lausannois, ainsi qu'un groupe de partage, proposé aux proches de personnes en souffrance psychique, et un groupe d'expression à l'aide de marionnettes pour les enfants. A Genève, elle anime par ailleurs un atelier de slam-poésie. Aucune compétence en rédaction ou en orthographe n'est nécessaire. A noter, pour les plus réservés, que l'écriture thérapeutique peut également être pratiquée en séance individuelle.





Dans le cadre de sa thèse, Olivia Lempen a interrogé des écrivains lausannois.  
F.Imhof@UNIL

C'est cette notion même de partage qu'Olivia Lempen a voulu approfondir dans sa thèse. Outre les observations menées au sein des groupes qu'elle anime, la psychologue a souhaité interroger des écrivains à ce sujet. Pour ce faire, elle a choisi de délimiter ses recherches à des auteurs de fiction et poètes lausannois, qui ont été nombreux à lui répondre. Elle en a finalement sélectionné six aléatoirement, avec qui elle s'est entretenue durant deux heures individuellement, en leur demandant de raconter le processus de création lié à l'une de leurs œuvres en particulier. Quelle impulsion à l'écriture d'un texte ? Quelles stratégies employer pour se dire sans révéler toute son intimité ? Comment perçoivent-ils leurs lecteurs ? « Les propos que j'ai pu recueillir étaient une matière de recherche inespérée », confie Olivia Lempen, qui a ensuite relu les textes des écrivains à la lumière de ce qu'ils lui avaient raconté. Avec l'hypothèse en fil rouge que la création n'est pas forcément thérapeutique.

En effet, le partage de son texte avec un public constitue une prise de risque qui peut parfois être mal vécue. « Certains auteurs ont témoigné que les retours des lecteurs pouvaient être très douloureux. » En cause une incompréhension face au texte. L'un des écrivains explique ainsi avoir ressenti un profond malaise face à un critique qui jugeait son texte « trop en surface », alors que c'était précisément ce qu'il souhaitait transmettre de son expérience du monde. D'où une sensation de ne pas être compris encore une fois, « comme s'ils ne pouvaient pas exprimer une certaine souffrance sans qu'elle vienne à se répéter en retour ».

Une incompréhension qu'Olivia Lempen a également observée au sein des groupes. Elle se souvient notamment d'un homme « à qui on ne cessait de faire des compliments sur sa maîtrise de l'écriture, mais cela masquait la douleur qui s'exprimait dans le texte et pour laquelle il ne

recevait aucun écho ». Le travail de la psychologue consiste à repérer ce type de situations et à permettre au participant de transmettre quelque chose de sa souffrance sans pour autant perdre ce qui constitue son identité dans le groupe avec la maîtrise de la langue.

Dans tous les cas, partager son texte est une expérience très forte. « Certaines personnes évoquent des choses dont elles n'avaient absolument jamais parlé avant. » En cela se joue le processus thérapeutique, lorsqu'il permet de dénouer des éléments enfouis.

Dans le cadre de l'un des ateliers qu'elle anime à Genève, le partage va même encore plus loin. Pour « ouvrir la rencontre par l'écriture au-delà des murs de l'association », un recueil est édité chaque année, dont le vernissage a lieu ce mois de novembre.

# Les aventures de l'édition

Rencontre avec Olivier Babel, directeur des Presses polytechniques et universitaires romandes. Il évoque les défis du futur pour sa profession.

**Nadine Richon**

Il nous accueille dans son bureau blanc du Rolex Learning Center. Normal, les Presses polytechniques romandes – devenues au début des années 1990 Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR) – sont nées pour publier un traité de l'électricité en vingt-deux volumes destiné à l'origine aux étudiants de l'EPFL. Le succès suisse et international de ce projet porté par le professeur Jacques Neiryck a ouvert la voie à d'autres publications touchant toutes les facultés de l'EPFL. Jeune Lausannois fraîchement rentré d'un voyage de plusieurs mois en Amérique du Sud, Olivier Babel est arrivé en 1986 aux Presses polytechniques romandes. Juste à temps pour promouvoir la parution des deux derniers volumes du traité de l'électricité. La suite sera marquée par le soutien continu de l'EPFL apporté au développement de la petite maison d'édition dont Olivier Babel prendra la direction en 1995, à l'âge de 35 ans.

*Votre parcours professionnel n'a rien de classique, racontez-nous...*

**Olivier Babel :** J'ai interrompu mes études à l'Université de Lausanne après avoir réussi les examens de première année en HEC. Les cours que je suivais en économie politique m'avaient mis en face d'une évidence : je comprenais la logique implacable de l'économie et ne me sentais pas à l'aise avec ça. Probablement par manque de maturité, j'ai choisi d'arrêter alors qu'en poursuivant mes études j'aurais sans doute pu explorer de nouveaux territoires, m'intéresser à des expériences alternatives. Mon père, qui travaillait lui aussi dans l'édition, m'a permis de trouver un stage chez Dargaud, qui éditait le fameux journal *Pilote*. Par la suite, j'ai travaillé à la rédaction de leur revue *L'Automobile*. Puis je suis rentré en Suisse et ai travaillé pour m'offrir le voyage d'une année dont je rêvais depuis longtemps, en Amérique du Sud. A mon retour, je réponds à l'annonce d'une petite maison d'édition qui recherche un magasinier-livreur à mi-temps. Je me présente avec mon curriculum vitae devant la directrice des Presses polytechniques romandes, Claire-Lise Delacrausaz, et je quitte son bureau avec un emploi à plein temps dans la promotion : j'ai 25 ans. Même si c'est sans

doute beaucoup plus difficile aujourd'hui que dans les années 1980, il ne faut jamais hésiter à tenter sa chance.

*Et vous prenez la direction des PPUR en 1995...*

La directrice de la maison devant se retirer pour des raisons de santé, elle m'encourage vivement à postuler. Il est vrai que je n'y ai jamais songé, mais que je ne peux pas laisser passer une telle opportunité. Presque vingt ans plus tard, nous publions au rythme de cinquante à soixante nouveautés par année, ce qui fait des PPUR une des maisons les plus dynamiques du paysage éditorial romand ; nous avons une vingtaine de collections placées, pour certaines, sous la direction scientifique de professeurs de l'UNIL, par exemple Suren Erkman pour l'environnement, Jean-Philippe Bonardi pour l'économie et le management, Pierre Margot pour les sciences forensiques et Jean-Philippe Leresche, qui préside le comité d'édition de la collection *Le savoir suisse*, que nous avons lancée au tournant du siècle avec le journaliste Bertil Galland. Il s'agissait d'offrir aux communautés universitaires un cadre privilégié de divulgation de leurs travaux à destination d'un large public. Il a fallu convaincre le conseil de fondation et trouver de l'argent. Nous avons obtenu des soutiens unanimes parmi les acteurs politiques, médiatiques et scientifiques romands. Ce projet a gagné le pari de décloisonner les PPUR et d'ouvrir leur catalogue à une grande diversité thématique grâce à la forte collaboration des universités ; nos auteurs sont des professeurs, des journalistes, des spécialistes qui doivent pouvoir offrir des contenus accessibles et fiables de haut niveau. Nos quatre dernières publications explorent l'histoire du dessin dans l'art contemporain, l'art vidéo au féminin, la fin du secret bancaire et les enjeux réels pour une Suisse à 10 millions d'habitants.

*Les éditeurs ne sont donc pas voués à disparaître dans les limbes de l'univers électronique ?*

Récemment, j'ai été auditionné avec d'autres acteurs du domaine par la conseillère aux Etats Géraldine Savary, qui préside la Commission de la science, de l'éducation et de la culture.

J'y suis allé en tant que président du domaine éditeur au sein de l'Association suisse des diffuseurs, éditeurs et libraires, l'ASDEL. Vous savez que le Fonds national suisse (FNS), présidé par le professeur de l'EPFL



Martin Vetterli, a décidé de conditionner dorénavant l'obtention d'aides à la publication au libre accès : les éditeurs doivent s'engager à publier une version électronique en « open access » après un délai d'attente, dès la sortie du livre papier ou de l'e-book, qui est passé de douze à vingt-quatre mois suite aux protestations d'un groupe important d'éditeurs et de chercheurs. Il faut comprendre leurs craintes et je m'en suis fait bien entendu le porte-voix. Ils ont obtenu du FNS un compromis provisoire, mais un bilan sera tiré dès la fin de l'année 2015. Cela dit, je pense qu'il



serait vain de vouloir s'opposer à cette lame de fond qui commence à déferler sur la diffusion des contenus scientifiques. La publication en « open access » ne fera pas disparaître les éditeurs, mais elle inverse en quelque sorte leur modèle économique : plutôt que de faire payer l'utilisateur final, elle fait payer l'auteur qui est publié ou son institution, tout en conservant un processus éditorial scientifique et de sélection rigoureux. Aujourd'hui, avec Internet et la profusion de tous les contenus, le risque

partenaires qui veulent diffuser des contenus de qualité en ligne.

**Le livre résiste, pourtant...**

Nos ouvrages de vulgarisation connaissent un grand succès, nos manuels de cours s'exportent très bien et nous constatons aussi que les MOOCs viennent favoriser la vente des ouvrages compagnons. On constate pour le moment que les étudiants préfèrent toujours

différents pays d'Afrique avec lesquels l'EPFL signe des accords sur les MOOCs. Pour ma part je reste profondément attaché au livre, et je trouve passionnant d'être jugé sur la diffusion d'un ouvrage, sur son impact réel auprès du public par l'acte d'achat.

**Comment va évoluer votre partenariat avec l'UNIL ?**

L'UNIL est l'un de nos principaux partenaires, et ce partenariat se renforce car il ne reste pas beaucoup d'éditeurs scientifiques sur le marché romand ; il y a notamment les PPUR et Antipodes. Désigné par l'UNIL, le professeur François Vallotton a rejoint le conseil de fondation des PPUR il y a deux ans. Désormais à la tête du Fonds des publications de l'Université, il réfléchit à la mise sur pied d'accords plus durables et cohérents avec quelques partenaires éditeurs. Les PPUR ont été créées pour permettre aux professeurs et aux chercheurs de l'EPFL de publier, et ce fut, je pense, une bonne décision pour eux et pour le rayonnement de l'institution. Ils peuvent bien sûr publier chez d'autres éditeurs mais il était judicieux de mettre à leur disposition une structure éditoriale professionnelle, en donnant à celle-ci les moyens d'exercer son travail pour diffuser les travaux scientifiques de la manière la plus large possible.



L'éditeur Olivier Babel raconte son parcours professionnel qui débute d'une manière inattendue. F. Imhof © UNIL

d'une diminution de qualité en termes de certification et de validation existe néanmoins. De son côté, la génération Internet cherche des réponses rapides avec une tendance très forte à déstructurer les contenus, à décontextualiser l'information : ces nouveaux usages interrogent les éditeurs que nous sommes. Un jour il faudra bien mettre de l'ordre dans cette profusion, organiser le savoir, les contenus, faire le tri, mettre un label, proposer de meilleurs modes de publication pour s'adapter aux usagers d'Internet. L'éditeur pourrait devenir un prestataire de services éditoriaux pour des

travailler avec des supports papier, quitte à les imprimer ou à les photocopier. Nous venons de lancer des éditions algériennes de certains de nos manuels, dont les éditions suisses se vendent par ailleurs très bien en Algérie grâce aux bibliothèques et aux écoles d'ingénieurs nombreuses. Le fait de proposer des éditions à un prix adapté ne nous fera peut-être pas gagner beaucoup d'argent mais contribuera au rayonnement de nos auteurs. Après la France, l'Algérie est notre deuxième marché à l'export. On construit sur place une petite base arrière pour exporter nos livres dans les



du 4 au 6 décembre

## ENCORE

De et par Eugénie Rebetez  
Dernières dates  
en Suisse romande!

du 27 au 31 janvier

## LA VOIX DU PEUPLE

Un projet de Jérôme Junod  
Tiré du «courrier des lecteurs» 24 heures  
Par La Cie Les Débiteurs

jeudi 5 février à 19h

## FUNKY BOY ET FORT ET/OU INÉDITS

Lectures  
De et par Yves Tenret

# SAISON 14-15

| UNICOM | Image | jmonzani.com |

# La Grange

THEÂTRE  
DE DORIGNY

du 11 au 14 décembre

## IMPROVISATION THÉÂTRALE

Spéctacles et stages  
Par diverses troupes

Accès 10 min. du centre-ville  
Métro m1 > arrêt UNIL-Mouline

Parking gratuit sur place  
Accès chaises roulantes

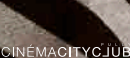
Horaires ma-je-sa à 19h  
me-ve à 20h30 | di à 17h | lu relâche

Tarifs 20 CHF | réduit 15 CHF  
étudiant 10 CHF

Abo de saison «Grande Faim»  
plein 80 CHF | réduit 60 CHF  
étudiant 30 CHF

Réservations 021 692 21 24

[www.grangededorigny.ch](http://www.grangededorigny.ch)



Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre  
La Grange de Dorigny



Grâce aux Doctoriales du 16 décembre, les doctorants de l'UNIL pourront contribuer à l'interdisciplinarité en train de se faire. Le point sur le programme de la manifestation et ses apports.

# Curiosité et ouverture au menu des Doctoriales

Konstantin Büchler

**E**n décembre, les doctorants de toutes les facultés sont invités à partager une journée sous le signe de l'interdisciplinarité. Depuis 2010, l'UNIL organise les Doctoriales, afin de favoriser une culture du dialogue entre spécialistes d'horizons divers. « Le but de cette journée est de permettre aux jeunes chercheurs de baigner très tôt dans une atmosphère de compréhension mutuelle », explique Philippe Moreillon, vice-recteur en charge de la recherche et des relations internationales.

La formule des Doctoriales se compose de trois volets : la présentation sur posters par des doctorants de leur recherche, des ateliers pour doctorants et un programme de brèves conférences. Durant la matinée, trois ateliers, intitulés « Bien démarrer sa thèse », « Comment préparer une bourse de mobilité FNS » et « Financer sa recherche par les fondations et l'UE » sont proposés. Puis, dans l'après-midi, des doctorants commenteront aux curieux et à un large public leur poster résumant les enjeux de leur thèse en cours. Des prix, dont un prix du public, récompenseront en fin de journée les meilleures compositions exposées.

## Tous spécialistes, tous profanes

Les conférences se dérouleront également durant l'après-midi. En accord avec l'esprit du temps, où les chercheurs sont amenés à présenter toujours plus efficacement leurs résultats à des profanes, de jeunes docteurs de l'UNIL relèvent le défi de communiquer leur travail de longue haleine en dix minutes. A l'ère de l'interdisciplinarité et de la communication, des événements TED et de *Ma thèse en 180 secondes*, la vulgarisation de qualité est hautement valorisée. « Face aux médias avec lesquels la relève académique devra composer, les Doctoriales sont un bon entraînement et une incitation à dégager les lignes de force d'un projet », suggère Léonard Burnand, directeur de l'Institut Benjamin Constant et maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des lettres. Auteur de



Philippe Moreillon coordonne les Doctoriales de l'UNIL  
F. Imhof © UNIL

la thèse *Les Pamphlets contre Necker: médias et imaginaire politique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, il a partagé ses réflexions, avec sa conférence *L'art de la diffamation* lors des Doctoriales 2010, sur le lynchage médiatique comme pratique ancienne. « Les Doctoriales représentent une occasion rare de transmettre les résultats de sa recherche à toute la communauté universitaire. En retour, les participants bénéficient de l'éclairage de disciplines variées sur un thème commun. »

« Interdisciplinarité et dialogue interfacultaire », le thème de cette année proposé par la Faculté de biologie et de médecine, s'accorde donc parfaitement avec l'esprit général du rendez-vous. Découpé en deux sessions, « Humanisme et régulation » et « Mémoire et esprit », le programme de conférences verra se succéder un orateur par faculté. « Dans cette université, nous avons brisé les barrières. L'UNIL a profondément inscrit l'interdisciplinarité dans ses programmes d'études et de recherche », s'enthousiasme Philippe Moreillon.

Et pour terminer la journée, Jorge Cham s'exprimera dès 16 heures sur la procrastination, problème bien connu des doctorants. Cet ancien thésard en génie mécanique à Stanford s'est mué en dessinateur de *strips*, relatant avec humour les angoisses des jeunes chercheurs. Sa conférence, *The Power of Procrastination*, explorera les mythes et la culpabilité associés à la procrastination, mais également les effets positifs de cette dernière.

Les Doctoriales 2014  
Mardi 16 décembre  
Anthropole, auditoire 1129



[www.unil.ch/doctoriales](http://www.unil.ch/doctoriales)  
inscriptions et informations

[www.phdcomics.com](http://www.phdcomics.com)  
les strips de Jorge Cham



## COUP DE COEUR



de Nadine Richon

### CHIC, UN BIOPIC!

Le temps fige les figures, résume la personne à une œuvre, l'écrivain à deux ou trois titres, le peintre à quelques tableaux, donnant l'illusion de la facilité et de la réussite. La mort, disait Malraux, transforme la vie en destin. Oublions un instant celui de William Turner (1775-1851) pour plonger dans le souvenir de sa vie avec Mike Leigh et son film **Mr. Turner**.



© Pathé AG Film

Timothy Spall a décroché pour son incarnation du peintre vieillissant le prix d'interprétation à Cannes. Le cinéaste et le comédien donnent à voir le combat d'un homme (de chacun) avec ses peines, ses lâchetés, ses fatigues. Le corps filmé est à lui seul une épreuve avec ses grimaces, sa lourdeur, sa laideur bougonne. Comment peindre contre son organisme, ses humeurs, le souvenir d'une petite sœur arrachée à la vie? Leigh cinéaste est un peintre des corps, celui de Turner, au premier chef, celui de sa gouvernante, pauvre fille eczémateuse errant le dos voûté dans le vaste atelier en quête d'un signe d'affection résumé à de brefs assauts sexuels, celui de son amoureuse tardive, Mrs Booth, bonne vivante radieuse, ou celui d'une jeune prostituée dont la tristesse fait pleurer le peintre venu lui arracher quelques postures et images que l'on imagine – selon la formule du «plagiat d'anticipation» chère à l'écrivain Pierre Bayard – issues du monde à venir d'Egon Schiele.

La conception d'un tableau célèbre – le grand et vieux navire *Temeraire* remorqué par un fringant petit vapeur vers sa dernière demeure – et d'autres chefs-d'œuvre, les escapades de Turner le long de la Tamise ou ailleurs, la nature où il se fond, les salons chics où il va boire, manger et observer s'enchaînent dans le film comme autant de moments clés, vignettes heureuses ou non, *small talk* qui soudain vire à la gravité; on ne parlait de rien et voilà qu'on évoque la mort d'un proche ou l'agonie des esclaves enfermés dans les navires britanniques...

La vie d'un homme s'inscrit dans un contexte social esquissé par Mike Leigh sans démonstration inutile.

## Le tac au tac de Viviana Lecci

Par Francine Zambano

**Si vous étiez un personnage pour enfants?**  
Franklin la tortue, un personnage que j'adore.

**Si vous étiez une chanson pour enfants?**  
Il était un petit homme, pirouette, cacahuète...

**Si vous étiez un personnage de fiction?**  
Patrick Jane, de la série *The Mentalist*, j'aime bien cette idée de pouvoir comprendre les gens au premier coup d'œil.

**Petite, vous vouliez être...**  
Maîtresse d'école ou coiffeuse. J'étais si heureuse quand j'ai reçu ma première tête à coiffer!

**Votre lecture du moment?**  
*Post mortem* de Patricia Cornwell.

**Votre film préféré?**  
*Intouchables* avec Omar Sy et François Cluzet.

**Si vous étiez une chanson d'amour?**  
*Ti amo* d'Umberto Tozzi.

**Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?**  
Le fait qu'il n'y a pas d'adresse postale classique pour trouver facilement notre garderie!

**Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?**  
La disponibilité de tous les services avec qui nous travaillons, notamment Unibat et Unisep.

**La plus importante invention de toute l'histoire de l'humanité?**  
Le chauffage, je déteste avoir froid.



Viviana Lecci, directrice de la Croq'cinelle, éducatrice de l'enfance. F. Ducrest © UNIL

**Si vous étiez une future découverte?**  
Un vaccin anti toutes les maladies qui tuent.

**Quel don souhaiteriez-vous posséder?**  
Celui de pouvoir, d'un claquement de doigts, créer toutes les places de crèche possibles pour pouvoir répondre à toutes les demandes.

**Quels sont vos hobbies?**  
Le volleyball, les séries TV, le vélo et la lecture.

## Qui suis-je?

**concours**



F. Ducrest © UNIL

Cristela Alves, de la Formation continue UNIL-EPFL, a reconnu **Chantal Duruz**, du SASC, et remporte donc le tirage au sort.

**Qui se cache derrière: ÉVÈNEMENT - CONCIERGERIE - CHEF?**

Merci d'envoyer vos suggestions à [uniscope@unil.ch](mailto:uniscope@unil.ch)

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

**Impressum** ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | [uniscope@unil.ch](mailto:uniscope@unil.ch), [www.unil.ch](http://www.unil.ch) | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Cynthia Khattar (C.K.) + Nadine Richon (N.R.) + Mélanie Affentranger (M.A.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm<sup>2</sup>, sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, [nadine.zuercher@go-uni.com](mailto:nadine.zuercher@go-uni.com) | Ont participé à ce numéro: **Alexandre Hirzel, Konstantin Büchler**

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

